

**UNE ROSE
SEULE**

MURIEL BARBERY

UNE ROSE SEULE

Roman



VOIR DE PRÈS

Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

© Actes Sud, 2020.

© 2021, Voir de Près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-290-5

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*à Chevalier, toujours
à mes morts*

sur le toit de l'enfer

On raconte que dans la Chine ancienne, sous la dynastie des Song du Nord, un prince faisait chaque année cultiver un carré de mille pivoines dont, à l'orée de l'été, les corolles ondulaient dans la brise. Durant six jours, assis sur le sol du pavillon de bois où il avait coutume d'admirer la lune, buvant de temps à autre une tasse de thé clair, il observait celles qu'il appelait ses filles. À l'aube et au couchant, il arpentait le carré.

Au commencement du septième jour, il ordonnait le massacre.

Les serviteurs couchaient les

belles assassinées, la tige brisée, la tête allongée vers l'est, jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur le champ qu'une unique fleur, les pétales offerts aux premières pluies de mousson. Alors, les cinq jours suivants, le prince demeurait là en buvant du vin sombre. Sa vie entière tenait dans ces douze révolutions de soleil ; toute l'année, il ne pensait qu'à elles ; lorsqu'elles étaient passées, il faisait vœu de mourir. Mais les heures dédiées à choisir l'élue puis à jouir de leur tête-à-tête muet contenaient tant de vies en une seule qu'il ne voyait pas de sacrifice dans les mois de deuil.

Ce qu'il ressentait en contemplant la survivante ? Une tristesse en

forme de gemme étincelante à laquelle se mêlaient des éclats d'un bonheur si pur, si intense, que son cœur défaillait.

Un carré de mille pivoines

Alors que Rose se réveillait et, regardant autour d'elle, ne comprenait pas où elle se trouvait, elle vit une pivoine rouge aux pétales renfrognés. Quelque chose passa en elle dans un parfum de regret ou de bonheur enfui. D'ordinaire, ces mouvements intérieurs griffent le cœur avant de s'évanouir comme un songe mais, parfois, le temps transfiguré offre à l'esprit une transparence nouvelle. C'est ce qu'éprouvait Rose, ce matin-là, dans le face à face avec la pivoine qui, de son vase exquis, dévoilait ses étamines dorées. Un instant durant,

il lui parut qu'elle pouvait rester sans fin dans cette chambre nue, à contempler cette fleur, à se sentir *exister* comme jamais. Elle observa les tatamis, les parois de papier, la fenêtre ouverte sur des branchages dans le soleil, la pivoine froissée ; enfin, elle s'observa elle-même comme une inconnue rencontrée la veille.

La soirée lui revint par salves – l'aéroport, le long trajet dans la nuit, l'arrivée, le jardin éclairé de lanternes, la femme en kimono agenouillée sur le plancher surélevé. À gauche de la porte coulissante par où elle était entrée, des branches de magnolia d'été, jaillies d'un vase

aux flancs sombres, attrapèrent la lumière par averses successives. On eût dit une eau brillante tombant en pluie sur les fleurs, les ombres sur les murs scintillaient, alentour c'était une obscurité étrange, frémissante. Rose y distinguait des parois sablées, des pierres plates faisant chemin jusqu'au plancher haut, des esprits secrets ; toute une vie de pénombre parcourue de soupirs.

La Japonaise l'avait menée à sa chambre. Dans la salle adjacente, la vapeur d'un bain montait d'un grand bassin de bois lisse. Rose s'était glissée dans l'eau brûlante, saisie par le dénuement de cette

crypte humide et silencieuse, par son décor boisé, par ses lignes pures. En sortant du bain, elle s'était vêtue d'un kimono de coton léger comme on pénètre un sanctuaire. De même, elle était entrée dans les draps avec un inexplicable sentiment de ferveur. Puis tout avait passé.

On frappa discrètement et la porte glissa en chuintant. La femme de la veille vint poser un plateau devant la fenêtre à petit pas précis. Elle dit quelques mots, recula par glissades douces, s'agenouilla, s'inclina, referma la porte. Au moment où elle disparut, Rose vit palpiter ses paupières baissées et fut frappée par la beauté de son kimono brun ceint

d'une obi brodée de pivoines roses. Le souvenir de sa voix cristalline aux fins de phrase brisées tinta dans l'atmosphère avec une tonalité de gong.

Rose inspecta les mets inconnus, la théière, le bol de riz ; chacun de ses mouvements lui faisait l'effet d'une profanation. Dans le cadre nu de la fenêtre où coulissait une vitre doublée d'un paravent de papier, elle voyait, frissonnantes et ciselées, les feuilles d'un érable et, au-delà, un panorama plus vaste. C'était une rivière aux berges bordées d'herbes folles avec, de chaque côté d'un lit pierreux, des allées de sable, d'autres érables mêlés de cerisiers. Au milieu